

Jean-Pierre Goudaillier

Université Paris Descartes

 <https://orcid.org/0000-0001-5607-9123>
jpg@paris5.sorbonne.fr

1914-1918 : les boissons des Poilus

RÉSUMÉ

Pendant la Grande Guerre (1914-1918) les soldats ont été meurtris dans leur chair et leur esprit lors de combats sanglants (Goudaillier, 2016). Les désignations des aliments des Poilus ont été présentées dans une publication antérieure et il importe désormais d'étudier ce que ceux-ci buvaient, lorsqu'ils étaient au front, essentiellement lorsqu'ils se trouvaient en première ligne. En analysant des données issues d'écrits linguistiques (enquêtes linguistiques, dictionnaires) (*cf.*, entre autres, Dauzat, 1918), d'écrits personnels de poilus (courrier [lettres, cartes postales] et carnets de guerre), de la presse du front et d'écrits littéraires (journaux de tranchées, romans, mémoires) (*cf.* Goudaillier, 2014), il est possible de mettre en valeur les termes et expressions populaires et / ou argotiques qu'utilisaient les combattants dans les tranchées côté français pour désigner les boissons (eau, café, vin et autres boissons alcoolisées) et les moyens pour les faire parvenir au front.

MOTS-CLÉS – Guerre 14-18, alcool, argot des Poilus, boissons, tranchées.

The Great War of 1914-1918: The Drinks of the *Poilus*

SUMMARY

During the Great War (1914-1918), soldiers were bruised in their flesh and their spirit during bloody battles (Goudaillier, 2016). The food designations for *poilus* (French soldiers) were presented in a previous publication; it is now important to study what they were drinking when in the front line. By analysing data from linguistic writings – such as surveys and dictionaries (*cf.* among others, Dauzat, 1918) as well as personal writings of the *poilus* (mail, letters, postcards) and literary writings (war books, trench diaries, novels, memoirs) (see Goudaillier, 2014) – it is possible to highlight the popular and/or slang terms and expressions used by those fighters in trenches on the French side to designate drinks (water, coffee, wine, and other alcoholic beverages) as well as the linguistic means by which they were sent to the front.

KEYWORDS – the Great War, alcohol, argot of the *poilus*, beverage, trenches

Introduction

Deux études antérieures à celle-ci (cf. Goudaillier, 2018 et Goudaillier, 2019) ont présenté les mots et expressions que les poilus employaient pour désigner d'une part les armes et les blessures que celles-ci occasionnaient, d'autre part les aliments que les combattants consommaient. Certains particularismes lexicaux ont pu être dégagés, qui apportent la preuve de l'existence de créations néologiques spécifiques à l'époque de la Grande Guerre. Qu'en est-il des boissons que buvaient les soldats ? Est-il possible de mettre au jour des néologismes (termes et expressions) en ce qui concerne celles-ci ? La présente étude a pour but de le déterminer.

1. Types de sources utilisées

Trois grands types de sources ont été utilisés, à savoir des écrits personnels : telles les lettres, les cartes postales, mais aussi les carnets de guerre, pour mener à bien une telle étude. La presse du front (journaux de tranchées) a aussi été exploitée ainsi que diverses productions littéraires (romans, essentiellement monographiques, mémoires). Des écrits linguistiques datant de l'époque même de la Guerre (dictionnaires, enquêtes linguistiques) ont par ailleurs été pris en compte.

Parmi les journaux de tranchées consultés on peut mentionner, parmi une production pléthorique (certains sont bien connus, d'autres le sont moins) : *Bavons dans l'paprika* (1917-1918), *Brise d'entonnoirs* (1916-1918), *Le Cri du boyau* (1915-1916), *Le Cri du poilu* (1917), *D'un piton à l'autre* (1916-1917), *L'Écho des guitounes* (1915-1918), *L'Écho des marmites* (1914-1918), *L'Écho des tranchées* (1914-1917), *En 5-7* (1917), *Face à l'Est* (1916), *Face aux Boches* (1915-1917), *Gardons le sourire* (1916-1918), *Hurle obus* (1916-1917), *Journal des tranchées* (1916), *La Femme à barbe* (1915-1919), *La Fourchette* (1916), *La Fourragère* (1917-1919), *La Fusée* (1916-1918), *La Fusée à retards* (1917-1918), *La Gazette des boyaux* (1916), *La Marmite* (1916-1919), *La Mitraille* (1916-1919), *La Musette* (1918), *La Première ligne* (1915-1919), *Le Poilu déchaîné*, *Le Poilu marmité* (1916-1918), *Rigolboche* (1915-1918), *La Vie poilusienne* (1916-1917), *La Voix du 75* (1915-1916), *L'Anti-cafard* (1916-1917), *L'Argonnote* (1916-1918), *L'Artilleur déchaîné* (1915, 1917), *Le 120 « court »* (1915-1918), *Le Canard du Biffin* (1918), *Le Canard du boyau* (1915-1918), *Le Clairon* (1915), *Le Coin-coin* (1918), *Le Cri du boyau* (1915-1916), *Le Cri du poilu* (1917), *Le Gros-père* (1916)¹.

¹ Par ailleurs, les journaux de tranchées allemands et autrichiens *Der Armierer* (1917), *Der Drahtverhau* (1915-1918), *Der Horchposten* (1916-1918), *Die bayerische Landwehr* (1916-1918), *Die Patrouille* (1916), *Die Sappe* (1915-1918), *Der bayerische Landwehrman* (1914-1918), *Im Schützengraben in den Vogesen* (1915-1916) ont aussi été, parmi d'autres, consultés dans la perspective d'une recherche lexicographique (mots et expressions en langue allemande) portant sur le même sujet.

Dans les articles de ces journaux on trouve assez souvent dans certaines phrases une utilisation du parler des poilus, ce que montre l'exemple suivant : « Le Rab est un parasite de la Faune poilue inégalement goûté au point de vue alimentaire. Il sévit avec une intensité décroissante sur le Riz, le Singe, la Barbaque, le Jus, le Pinard et la Gnôle. Inversement il est apprécié d'une façon croissante du Riz à la Gnôle » (*Rigolboche*, n° 51, juin 1916, p. 4). Les termes *jus*, *pinard* et *gnôle* font partie du corpus analysé dans le cadre de cette étude (*cf.* plus loin dans le texte).

Les dictionnaires suivants ont été consultés, parmi d'autres :

Dauzat Albert, *L'Argot de la guerre. D'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918, 295 pages (1919, 2^e édition revue et corrigée, 293 pages), ainsi que l'édition 2007 (Paris, Armand Colin, « Coursus », 278 pages avec une préface d'Alain Rey et une introduction d'Odile Roynette, « La guerre en mots », p. 11-36)

Déchelette François, *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914. Argots spéciaux des aviateurs, aérostiers, automobilistes, etc.*, Paris, Jouve et Cie, 1918, 258 pages

Esnault Gaston, *Le Français de la tranchée – Étude grammaticale*, *Mercur de France*, début : 1^{er} avril 1918 ; suite : 16 avril 1918, p. 639-660

Esnault Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919, 603 pages

Lambert Claude, *Le Langage des poilus. Petit dictionnaire des tranchées*, Bordeaux, Imprimerie du Midi, 1915, 32 pages

Sainéan Lazare, *L'Argot des tranchées d'après les Lettres de Poilus et les Journaux du Front*, Paris, Bocard, 1915

2. Le bidon, le quart

En premier lieu il s'agit de mentionner deux ustensiles importants : le bidon pour transporter les liquides et le quart qui permet de les boire. Par métonymie, est désigné par quart un « gobelet métallique ayant une anse, généralement de la contenance de vingt-cinq centilitres (utilisé surtout dans l'armée) » (*TLFi* ; consulté le 10.18.2018). François Déchelette mentionne ces deux objets : « Le quart est avec le bidon le meilleur ami du soldat, celui qui vous a soulagé pendant l'attaque et qu'on emmène en permission » (Déchelette, 1918 : 173) et rappelle le rôle psychologique du bidon : « Si l'on cherche ce qui est le plus nécessaire au poilu dans le barda, les armes mises à part, c'est sans hésitation le bidon. Il n'y a rien qui donne soif comme de se battre : le pinard ou, au pis-aller, la flotte, est aussi indispensable que les cartouches » (Déchelette, 1918 : 36). Il en est évidemment de même du quart. Un gros bidon de deux litres est désigné par un terme issu de

l'argot militaire, *gros-cul*, ce que confirme Gaston Esnault (Esnault, 1919 : 290). *Baignoire à serin* est une autre désignation du quart. Il s'agit probablement d'un hapax, cette expression argotique datée de 1917 (Rieu-Vernet, 1917 : 23) étant très peu relevée.

3. Le vin, l'eau-de-vie, le café

Trois boissons principales sont à étudier, en plus de l'eau (*cf.* plus loin dans le texte) : le vin, l'eau-de-vie et le café.

En 1914 les poilus reçoivent gratuitement par jour un quart de vin, soit 25 cl., en 1916 deux quarts et en 1918 trois quarts, soit 75 cl. On considère que les troupes se voient attribuer entre 10 et 15 millions d'hectolitres par an, ce qui correspond à la réquisition de près d'un tiers de la production vinicole nationale. Des rations d'eau-de-vie étaient aussi fournies aux combattants. La consommation importante d'alcool, plus particulièrement de vin, en plus des rations réglementaires, a très vite posé de réels problèmes, ceci tant du point de vue de la santé des combattants que de celui de la discipline. Certes, tout cet alcool était indispensable pour pouvoir surmonter l'horreur des combats, mais la conséquence directe de cette consommation importante de boissons alcoolisées a été le « vinisme », l'alcoolisme constaté après-guerre dans une partie non négligeable de la population française² : « Ce sacré pinard, c'est encore lui qui nous fait oublier notre cafard, c'est notre meilleur copain ; c'est pas une chose avouable, mais c'est comme ça ; gare à ceux qui ne pourront pas s'en déshabituer après la guerre » (Nicot, 1998 : 48-49).

Pour le vin on relève l'existence de différents termes. En premier lieu, *pinard*, qui daterait de 1886 d'après Gaston Esnault (repris par le *TLFi*³, consulté le 30.10.2018), datation reprise dans le *Dictionnaire de l'argot* (Colin et Mevel, 1990 : 482). Suivent deux exemples d'utilisation de *pinard* par Henri Barbusse :

« Paradis a soulevé les couvercles des bouteillons et inspecté les récipients :
 – des fayots à l'huile, de la dure, bouillie, et du jus. C'est tout.
 – nom de dieu ! Et du *pinard* ? Braille Tulacque.
 Il ameute les camarades.
 – v'nez voir par ici, eh, vous autres ! Ça, ça dépasse tout ! V'là qu'on s'bombe de *pinard* ! »
 (Barbusse, 1916 : 28)

« Les assoiffés accourent en grimaçant.
 – ah ! Merde alors ! S'écrient ces hommes désillusionnés jusqu'au fond de leurs entrailles.
 – et ça, qu'est-ce qu'y a dans c'siau-là ? Dit l'homme de corvée, toujours rouge et suant, en montrant du pied un seau.

² Voir, entre autres, l'ouvrage bien documenté *L'ivresse des soldats* de Charles Ridet.

³ <http://atilf.atilf.fr>

– oui, dit Paradis. J’m’ai trompé, y a du *pinard*.
c’t’emmanché-là ! Fait l’homme de corvée en haussant les épaules et en lui lançant un regard
d’indicible mépris. Mets tes lunettes à vache, si tu n’y vois pas clair ! » (Barbusse, 1916 : 28)

Un autre terme est employé pour désigner le vin : *aramon*. Lazare Sainéan, qui cite un exemple tiré du *Petit Écho*, fournit des précisions quant à ce terme : « Aramon, vin ordinaire débité, à Paris, par les gargotiers. Aramon est le nom d’un cépage répandu dans le Midi, principalement dans le Gard, dont Aramon est un canton : ‘À nous l’aramon ! jubilait Gossard’, *Petit Écho* du 28 février 1915 » (Sainéan, 1915 : 43). C’est une erreur de Lazare Sainéan de croire que ce terme est nouveau, qu’il date de l’époque de la Guerre. D’après Albert Dauzat *aramon* fait partie des termes considérés à tort comme néologiques, alors que ceux-ci sont issus du parler des milieux populaires parisiens depuis la fin du XIX^e siècle (Dauzat, 1917 : 662), ce qu’il précise comme suit : « Tels termes, donnés comme des néologismes de la guerre, datent de vingt ans au moins : ainsi *aramon*, gros vin (d’après un cépage du Languedoc) » (Dauzat, 1918 : 40). François Déchelette rappelle lui aussi l’origine du terme : « Aramon, m. Petit vin. Aramon est un canton du Gard, qui a donné son nom à un plant de vigne ; c’est sous le nom pompeux de ce cru que les bistros parisiens débitent leur vin du Midi » (Déchelette, 1918 : 21). Il faut aussi citer les termes *pousse-au-crime*, *rouquin*, *casse-pattes*, *rapide* et *électrique*⁴, tous notés par Gaston Esnault : « pousse-au-crime, m., A, Vin : ‘Il y a différentes variétés de pinard. Les naturalistes signalent : le rouquin, l’aramon, le pousse-au-crime, le casse-pattes, l’électrique, etc.’, *Poilu du 37*, in *B. des A.*, 17-5-16 – B, Eau-de-vie » (Esnault, 1919 : 130) ; « rapide, m., A, Vin qui saoule rapidement : ‘un kilo de ce rapide là et j’étais retourné’, 81^e t., juill. 16. – Syssèm. : électrique, m, Vin ; AGATHA ; *D. m. p.* ; voir pousse-au-crime ; || Toul, -08 ; Paris, avant -14 ; – brutal, m., Vin ; AGATHA ; cf. ‘Il est bon, le muscadet ? – Pas mauvais, mais brutal’ » (Esnault, 1919 : 450). *Rouquin*, utilisé plus spécifiquement pour le vin rouge, est un mot nouveau pour Albert Dauzat, ce qui est confirmé par le *Dictionnaire de l’argot*, qui retient la datation 1914 en renvoyant à Gaston Esnault (Colin et Mevel, 1990 : 565). Lazare Sainéan, quant à lui, retient pour vin *aramon*, *brutal*, *électrique*, *pinard* (Sainéan, 1915 : 163). *Pousse-au-crime* avec à l’origine le sens de vin rouge grossier à fort degré alcoolique⁵ est une métaphore qui évoque « les conséquences parfois homicides de l’éthylisme » (Cellard et Rey, 1980 : 669). *Brutal* désigne au départ un vin chargé en alcool, lourd, grossier et renvoie à « la réaction brutale qui suit une trop forte absorption d’alcool » (Cellard et Rey, 1980 : 127). Gaston Esnault explique *brutal* et *électrique* ainsi : « Le Canon est le brutal, parce que l’obus est prompt ; j’ai entendu en -10 nommer le Train-express le brutal ;

⁴ Pour Albert Dauzat, *électrique* désigne le vin blanc (Dauzat, 1918 : 37).

⁵ *Pousse-au-crime* désigne aussi l’eau-de-vie (cf. plus loin dans le texte). Pour le *Dictionnaire de l’argot* ce terme est utilisé de manière générique pour toute boisson alcoolisée (vin, eau-de-vie, etc.) (Colin et Mevel, 1990 : 513).

le fait qu'un train « rapide », « électrique » parfois, est dit « brutal » invite à voir dans les mêmes adjectifs appliqués au vin la même idée. Promptitude » (Esnault, 1919 : 451). Le *Dictionnaire de l'argot* (Colin et Mevel, 1990 : 118) retient comme datation 1905 pour *casse-pattes*, se référant à l'ouvrage *La Vie étrange de l'argot* d'Émile Chautard. *Téléphoner* décrit une pratique courante, qui n'a rien à voir avec le téléphone : « Téléphoner, c'est percer un petit trou dans un tonneau de pinard, adapter subrepticement un tuyau de caoutchouc à cette ouverture et aspirer le nectar à longues goulées, comme un enfant au biberon. Le pinard n'est-il pas le lait nourricier du poilu ? » (Déchelette, 1918 : 210). À savoir au sujet de cette pratique : « Le procédé est ingénieux et n'expose pas celui qui l'emploie à des suites graves, s'il sait modérer ses désirs [...] ou si l'opération est faite entre la distribe et l'arrivée du pinard à la compagnie : le cuistot y rajoute de l'eau et tout est dit. Le cas n'est pas pendable » (Déchelette, 1918 : 211).

Pour l'eau-de-vie, sous toutes ses formes, on peut noter l'emploi de plusieurs termes, ainsi que le relève Lazare Sainéan : « Eau-de-vie : Cric, casse-pattes, schnaps, schnick, niaule, eau pour les yeux, tord-boyaux, roule-par-terre » (Sainéan, 1915 : 111). *Gnole* (autres graphies : *gnôle*, *niaule*⁶) est le plus usité de tous. Gaston Esnault ajoute à cette liste deux autres mots, à savoir *bistouille* et *écouvillon* : « bistouille, f., Eau-de-vie ; 81° t., 14-17 ; et autres corps ayant passé par le Pas-de-Calais. – bistouille, f., Café additionné d'eau-de-vie » (Esnault, 1919 : 81) ; « écouvillon, m., Eau-de-vie : 'La nourriture de ce Poilu [le canonnier de 37] est la même que celle des autres ; cependant il l'affuble lui-même de noms différents [...] la gnole s'appelle l'écouvillon parce que ça gratte le tube, *Diable au cor*, in *B. des A.*, 30-5-17 » (Esnault, 1919 : 214). Il nous fournit une explication d'*écouvillon* : « L'écouvillon est le balai de l'âme du canon ; les épinards sont le balai de l'estomac ; – l'eau-de-vie nettoie les yeux (eau pour les yeux ; chasse-brouillard) et les boyaux (tripoli) ; si à sa vertu détergente vous ajoutez l'impression de râpe qu'elle donne au gosier, vous obtenez l'image de l'écouvillon » (Esnault, 1919 : 215). *Bistouille* (autre forme : *bistrouille*) est « une eau-de-vie de mauvaise qualité ; [...] Étym. dérivé probable de touiller, mot du nord de la France » (Colin et Mevel, 1980 : 59-60, qui propose la datation 1901 en renvoyant à *L'Argot au XX^e siècle, Dictionnaire français-argot* d'Aristide Bruant). *Bistouille* est aussi un mélange de café et d'alcool. *Casse-pattes* signifie non seulement vin, ainsi qu'il est indiqué plus haut dans le texte, mais aussi eau-de-vie : « casse-pattes, m., Eau-de-vie ; 156° inf., 16° chass., 5° génie, 17-18 ; | AGATHA ; « se mettre un centième de casse-pattes dans l'cornet », *Feu*, 121 ; || usuel aux contingents du nord dès 1900. – Encore plus usuel aux contingents du nord dès 1900 » (Esnault, 1919 : 134). *Schnick* ou *chnique* est une eau-de-vie médiocre, dont l'étymologie « mot alsacien et all. de même sens » est rappelée par le *Dictionnaire de l'argot*,

⁶ D'après le *TLFi* (consulté 06.10.2018) et *Le dictionnaire de l'argot* (Colin et Mevel, 1990 : 305) *gnôle* peut être daté de 1882 (Esnault, 1965) et les formes *gnolle* vers 1910 et *gniôle* de 1923.

qui propose les datations 1802 pour Chenique [FEW] et 1877 en renvoyant à *L'Assommoir* d'Émile Zola (Colin et Mevel, 1990 : 581) : « Elle passa vite, pour ne pas avoir l'air de les moucharder. Mais elle se retourna : c'était bien Coupeau qui se jetait son petit verre de schnick dans le gosier, d'un geste familier déjà. Il mentait donc, il en était donc à l'eau-de-vie, maintenant ! ». *Schnaps*, relevé par Lazare Sainéan (cf. plus haut) l'est aussi par François Déchelette, qui le considère comme un mot alsacien (Déchelette, 1918 : 200). Il s'agit aussi d'un mot d'origine allemande datant de la fin du XVIII^e siècle (Colin et Mevel, 1980 : 581). Ce terme est de toute évidence utilisé par les soldats allemands (Horn, 1899 : 95). *Gnole*⁷ est au XIX^e siècle « usuel et familier dans toutes les campagnes » et « très diffusé par la guerre de 1914-1918 » (Cellard et Rey, 1980 : 405). C'est un alcool brut de qualité médiocre qui « occupe, dans la hiérarchie des paradis artificiels du poilu, un rang encore plus élevé que le pinard » (Déchelette, 1918 : 110). Le substantif *gnole* est employé dans grand nombre de journaux de tranchées. Suivent quelques exemples d'utilisation : « Pourquoi faire croire au public que nos poilus n'ont en tête que 'Pinard' et 'Gnole', pourquoi vouloir que leurs conversations n'aient pour objet que la 'barbaque', le 'toto' ou le 'perlot' » (*Le Poilu du 6-9*, n° 08, mars 1917, p. 2) ; « Il rentre de garde. Le 'jus' vient d'arriver. Il y trempe un gros morceau de pain et boit un coup de 'gnole' par-dessus. Il est tout ragaillard. Il s'enveloppe dans sa couverture. Cinq minutes après, il dort » (*Le Rire aux Éclats*, n° 21, octobre-novembre 1918, p. 3) ; « Dis donc, Chose, un colis pour toi... Ça ballotte dedans... Y a sûrement de la *gnole*... Tu sais, vieux, si j'avais pas pris tant de précautions, ta fiole était foutue ! » (*Le Diable au Cor*, n° 29, 15 août 1916, p. 3). L'eau-de-vie peut être ajoutée au café, ce que nous rappelle cette citation due à Louis Barthas : « Voilà qu'il nous réclamait sa part de jus ! Il en but les trois quarts et dégusta aussi de l'horrible gniole qui cependant le ranima un peu » (Barthas, 1997 : 131).

Jus est le terme le plus employé pour désigner le café : « Mes hommes ne tardent pas à revenir avec une provision de biscuits et du café chaud. À la vérité, ce 'jus' est bien clair. Il provient de marcs qui ont déjà servi » (Cassagnau, 2003 : 119). Un autre exemple littéraire est fourni par Henri Barbusse :

« – sin *jus*, on va-t-i' pas l'fouaire recauffir ?

Demande Bécuwe.

– avec quoi, en soufflant d'sus ?

Bécuwe, qui aime le café chaud, dit :

– laissez-mi bric'ler cha. Ch' n'est point n' n'affouaire.

[...]

En attendant le *caoua*, on roule la cigarette, on bourre la pipe » (Barbusse, 1916 [éd. 2012] : 46)

⁷ *Rachenpulver* est l'équivalent argotique germanique (Delcourt, 1917 : 146)

Henri Barbusse utilise deux termes dans cet extrait, à savoir *jus* et *caoua*. *Jus* est l'apocope de *jus de chapeau*, *jus de chique*, *jus de chaussette* et date de 1881 pour le *Dictionnaire de l'argot* (Colin et Mevel, 1990 : 351), qui reprend à son compte les indications fournies par le *Dictionnaire d'argot moderne* de Lucien Rigaud (Rigaud, 1881 : 219). Dans *Le Canard muselé*, journal de tranchées parmi d'autres, il est question du *jus* : « un bruit extraordinaire monte et grandit : nos braves poilus font leurs préparatifs, l'inventaire rapide du contenu des sacs qui sont bouclés ; les faisceaux se forment, et on avale en grande vitesse le jus traditionnel » (*Le Canard muselé*, n° 2, 1^{er} mars 1917, p. 4). Autre exemple : « Dans une boîte de conserves vide, ils vont lui chercher du jus, puisé au rabiote d'une escouade. Il s'informe. Il apprend que son papa est aux tranchées, là-haut, du côté d'où descend en grondant l'écho assourdi des canons » (*Le Poilu Marmite*, n° 35, 25 décembre 1916 [suppl. 'Poilu-Noël'], p. 2). Albert Dauzat considère que *caoua* et *toubib* sont « les deux mots arabes que la guerre aura le plus contribué à vulgariser... Ils n'étaient pas nouveaux dans l'armée métropolitaine » (Dauzat, 1918 : 121) et il ajoute à propos de *caoua* que « depuis la guerre, le mot a détrôné en grande partie le classique jus » (*ibid*)⁸. *Caoua* vient de l'arabe *kahwa* (Gaston Esnault, 1919 : 130)⁹. En arabe le dérivé *kawadji* désigne le cafetier ; on le retrouve en français sous les formes *caouadji*, *caoudji*. « Ce mot a été parfois confondu, par les Français, avec le mot de base signifiant la boisson » (Colin et Mevel, 1990 : 109). Gaston Esnault mentionne aussi *caoutchouc* pour le café. Selon lui ce serait « une suffixation-calembour sur caoudji » (Esnault, 1919 : 130). Henri Barbusse utilise aussi ce terme : « – L'caoutchouc a fait l' mur, nib de bidoche, et on s'met la ceinture d'électricité. – Quant au fromgi, macache, et pas pu d'confiture que d'beurre en broche. – On n'a rien, sans fifrer, on n'a rien, et toute la rouscaillure n'y fera rien » (Barbusse, 1916 [éd. 2012] : 210-211). Arnould Galopin nous rappelle que l'on peut ajouter de l'alcool au café : « Ah ! ce sacré caoua... en campagne, il nous semble délicieux, surtout quand on peut mettre un peu de cicasse... » (Galopin, 1915 : 21)¹⁰. À propos du café il s'agit d'évoquer le percolateur, qui permet la préparation de ce breuvage. C'est sous sa forme apocopée, *perco*, que ce mot est utilisé par les soldats, qui appellent *homme-perco* celui qui est de corvée pour aller chercher le café (Esnault, 1919 : 403). François Déchelette fait état du sens figuré de *perco*, à savoir tuyau, potin, bobard en indiquant que « perco en ce sens est dérivé du sens de ballon¹¹, mais il se rattache aussi directement au percolateur, car c'est surtout autour de cet ustensile que se racontent les nouvelles : les cuistots sont de grands fabricants de percors, d'histoire à la graisse d'oie » (Déchelette, 1918 : 154).

⁸ « Comme termes plus ou moins spéciaux au XX^e corps, on m'a cité *caoua*, *cavoua*, café (Nancy), dès 1888 » (Dauzat, 1918 : 37).

⁹ *Le Dictionnaire de l'argot* indique la forme arabe *qahouah* (Colin et Mevel, 1990 : 109).

¹⁰ Cité par Gaston Esnault (Esnault, 1919 : 156).

¹¹ Sens propre de *perco* pour François Déchelette (Déchelette, 1918 : 154).

4. L'eau

L'eau est une boisson incontournable pour les poilus. *Flotte*, déverbal de *flotter*, pleuvoir, est le terme le plus employé ; il appartient au registre populaire / argotique et date de la fin du XIX^e siècle. *Le Dictionnaire de l'argot* donne comme datation 1886 (Colin / Mevel, 1990 : 270), reprenant celle retenue par Émile Chautard dans *La Vie étrange de l'argot*. Dans sa lettre du 11 février 1915 Henri Barbusse écrit : « S'il n'y a pas de flotte – en d'autres termes, s'il ne pleut pas, – ce ne sera pas trop intenable, mais ce sont douze heures d'attention soutenue et de paralysie volontaire » (Barbusse, 1937 : 53). Il est intéressant de noter que dans cette lettre Henri Barbusse prend la peine d'indiquer en plus la forme standard « s'il ne pleut pas ». *Lance* (autre forme : *lanse*) est aussi utilisé pour eau, ce qui est confirmé par Albert Dauzat (Dauzat, 1918 : 43). Il s'agit d'un très vieux terme qui remonte au XVI^e siècle, puisqu'on le trouve dans l'ouvrage de Pechon de Ruby datant de 1596, *La Vie Geneveuse des Mercelots, Gvez, et Boesmiens, contenant leur façon de viure, subtilitez & Gergon*. Toutefois, à l'époque de la Grande-Guerre, bien que *lance* soit communément utilisé dans l'argot parisien, son emploi est nettement moins étendu que celui de *flotte*, qui donne lieu à un commentaire ironique de la part de François Déchelette : « La flotte, c'est l'ennemi du soldat. Naturellement, le soldat ne boit de la flotte que faute de pinard, et il l'accuse alors de tous les troubles intestinaux qu'il ressent... » (Déchelette, 1918 : 102).

Conclusion

Cette étude permet de constater que les termes et expressions utilisés par les combattants de la guerre de 14-18 sont pour l'essentiel anciens et ne datent pas de l'époque de la guerre. On peut pour la plupart les dater du XIX^e siècle. Toutefois, *baignoire à serin* (quart, ustensile pour boire) ou *gros cul*, même sens, *caoutchouc* (une des désignations du café), *écouvillon* (un des mots pour l'eau-de-vie), *homme-perco* (celui qui est de corvée de café), *rouquin* (vin rouge) et l'expression *téléphoner* (percer un petit trou dans un tonneau de vin pour en boire le contenu) sont des néologismes. Ceux-ci sont donc peu nombreux en ce qui concerne le champ sémantique des boissons consommées au front. Les créations néologiques sont par contre plus importantes pour les armes utilisées et les aliments consommés.

Bibliographie

- Barbusse, Henri, *Le Feu*, Paris, Flammarion, 1916
Barbusse, Henri, *Lettres de Henri Barbusse à sa femme, 1914-1917*, Paris, Flammarion, 1937
Barthas, Louis, *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier; 1914-1918*, Paris, La découverte, 2013
Bruant Aristide, *L'Argot au XX^e siècle, Dictionnaire français-argot*, Paris, Flammarion, 1901
Cassagnau Ivan, *Ce que chaque jour fait de veuves, journal d'un artilleur 1914-1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003

- Cellard, Jacques et Rey, Alain, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Hachette, 1980
- Chautard Émile, *La Vie étrange de l'argot*, Paris, Denoël, 1931
- Colin, Jean-Paul et Mével, Jean-Pierre, *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse, 1990
- Dauzat, Albert, *L'Argot de la guerre. D'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918
- Dauzat Albert, « L'argot militaire pendant la guerre », *Mercure de France*, 1917, n° 452 [16 avril 1917], p. 655-668
- Déchelette, François, *L'Argot des Poilus. Dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la grande guerre de 1914. Argots spéciaux des aviateurs, aéroliers, automobilistes, etc.*, Paris, Jouve et Cie, 1918
- Delcourt René, *Expressions d'Argot allemand et autrichien*, Paris, De Boccard, 1917
- Esnault Gaston, *Dictionnaire des argots*, Paris, Larousse, 1965
- Esnault, Gaston, « Le français de la tranchée – Étude grammaticale », *Mercure de France*, 1^{er} avril 1918
- Esnault, Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919
- Galopin Arnould, *Les Poilus de la 9^e*, Paris, Albin Michel, 1915
- Goudaillier, Jean-Pierre, « 14-18 : les corps meurtris – Dénominations argotiques des engins de mort et des blessures qu'ils occasionnaient », *Linguistica* LVIII, 2018, p. 33-50
- Goudaillier Jean-Pierre, « 1914-1918 : (Mal)bouffe dans les tranchées françaises – Corps en souffrance », in Sabine Bastian, Uta Felten & Jean-Pierre Goudaillier (éd.), *Cultures et mots de la table*, Frankfurt/M. et al., Peter Lang Edition, 2019, p. 31-40
- Horn Paul, *Die deutsche Soldatensprache*, Giessen, J. Rickersche Verlagsbuchhandlung, 1899
- Nicot Jean, *Les Poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998
- Pechon de Ruby, *La Vie Generevse des Mercelots, Gvez, et Boesmiens, contenant leur façon de viure, subtilitez & Gergon*, Lyon, Jean Julliero, 1596
- Ridel Charles, *L'Ivresse du soldat*, Paris, Vendémiaire, 2016
- Rieu-Vernet Aubin, *Le Langage des tranchées*, Madrid, ediciones de « La Razón », 1917
- Rigaud, Lucien, *Dictionnaire d'argot moderne*, Paris, Ollendorf, 1881
- Rigaud Lucien, *Dictionnaire du jargon parisien – L'argot ancien et l'argot moderne*, Paris, Ollendorf, 1878
- Sainéan, Lazare, *L'Argot des tranchées d'après les Lettres de Poilus et les Journaux du Front*, Paris, Boccard, 1915

Journaux de tranchées

- Le Canard muselé*, n° 2 (1^{er} mars 1917)
- Le Diable au Cor*, n° 29 (15 août 1916)
- Le Poilu du 6-9*, n° 08 (mars 1917)
- Le Poilu Marmité*, n° 35 (suppl. 'Poilu-Noël') (25 décembre 1916)
- Le Rire aux Éclats*, n° 21 (octobre-novembre 1918)
- Rigolboche*, n° 51 (juin 1916)

Sites et bases de données

- Frantext* : www.frantext.fr
- Lexique des termes techniques de 14-18* du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 1914-1918 [CRID 14-18] : www.crid1418.org
- Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi)* : <http://atilf.atilf.fr>

Jean-Pierre Goudaillier – est professeur en Sciences du Langage à l’Université Paris Descartes (linguistique générale et phonétique). Ses travaux de recherche actuels portent sur le Français Contemporain des Cités (FCC), les langues et les migrations, l’argot des poilus (Guerre, 1914-1918). Ses domaines d’intérêt scientifique sont l’argotologie, la lexicologie et la sociolinguistique urbaine. Publications majeures : *Registres de langue et argot(s) – Lieux d’émergence, vecteurs de diffusion* (S. Bastian, J.-P. Goudaillier [éd.]), München, Martin Meidenbauer, Coll. “Sprache-Kultur-Gesellschaft”, vol. 9, 2011, 510 p. ; *Standard et périphéries de la langue* (A. Kacprzak, J.-P. Goudaillier [éd.]), Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łódź / Łask, 2009, 342 p. ; volume n° 70/2009 (« *Langages* », J.-P. Goudaillier [éd.]) de la Revue *Adolescence*, L’Esprit du temps, 224 p. ; Argots et argotologie, *La Linguistique*, Paris, P.U.F., vol. 38/1, 2002, 125 p. (responsable du volume) ; *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose (3^e édition : mai 2001, 305 p. ; 2^e édition : 1998, 264 p. ; 1^{re} édition : 1997, 192 p.) ; *Phonologie fonctionnelle expérimentale (P.F.E.) – Principes théoriques, illustrations et application aux occlusives d’enfants francophones français et québécois*, Hamburg, Buske Verlag, 1990, XV + 514 p. (Études de Phonologie, Phonétique et Linguistique Descriptive du français, 6).